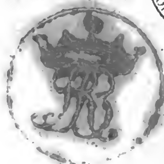
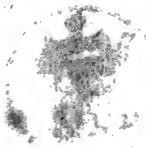
CONFERENCE
SUR LES
INTERESTS
DE L'ESTAT PRESENT
DE
L'ANGLETERRE,

Touchant les Desseins de la France.

M. DC. LXVIII.







AU LECTEUR.


Ette Conference a esté tirée du Cabinet d'un grand Ministre de l'Estat & a esté faite par luy-mesme; elle n'a pas esté publiée plustost, afin qu'elle ne découvrit les secrets de sa Majesté, *& qu'elle ne nuisit aux affaires du* Royaume; *mais comme toutes choses ont leurs saisons, pour la satisfaction du peuple, il a fallu luy faire connoistre le tendre amour de sa* Majesté *envers tous ses subjects, le soin qu'elle prend pour maintenir ses libertés, ses franchises & son commerce: la paix, qui a esté depuis peu faite entre l'Angleterre & les Provinces Unies, favorise merveilleusement toutes ces choses, sans flatterie on peut montrer à tous ceux qui ont quelque connoissance des affaires, que la paix redonde au profit de tous ses subjects en general, & qu'elle a esté fort heureusement concluë; les méchans Conseilliers du Roy ne peuvent plus en diminuer les revenus,*

& les interests du Royaume. (*Qu'ils apprenent d'orenavant à ne plus troubler l'Estat & à ne plus causer sa ruine & son desavantage,*) *ils ne tromperont plus le* Prince *&* l'Estat *par leur fraudes & fourberies; & ils ne leur persuaderont plus* (*afin qu'ils soient les seuls maistres*) *que les Conseilliers qui ne sont pas subjects à leurs interests sont les moins prudens. Ils ne seront plus les maistres, & ils ne divertiront plus les deniers publics.* Le Roy de France *est loüable, en ce qu'il connoit tout. Mais voyons-le avec le* Roy d'Angleterre *en ce traitté, où ils combattront en forces, en grandeur & en l'Estat de fortune.*

CON-

CONFERENCE SUR LES INTERESTS DE L'ESTAT PRESENT DE L'ANGLETERRE.

Touchant les Desseins de la France.

L'Accident, qui m'est depuis peu de temps survenu, est si extraordinaire, & tellement conjoint avec le bien du public; que si je ne le declarois à mes chers Compatriotes, je serois le plus perfide de tous les hommes. Sa cause & ses effects sont tels.

VN grand Seigneur d'Angleterre, dont le merite & ses qualités sont assés connus par le rang qu'il tient dans l'Etat; convia plusieurs de ses amis à un superbe festin, j'eus l'honneur d'estre de la partie. La bonne chere qu'il fit aux Conviés, les rendit tres satisfaits, l'humeur enjouée de ce Seigneur nous mit sur des conversations agreables qui ressembloient à un concert melodieux, & moy de ma part je contribuay de toutes mes forces à rejouir la Compagnie; Connoissant la difference qu'il y a entre un honneste homme & un babillard: je taschay de m'escouler de la

foule le plus adroitement que je peus, afin d'eviter la conversation importune de plusieurs. Je me retiray seul dans une Chambre; en sortant de cette chambre j'entray dans une grande galerie, j'en admiray l'architecture & les ornements; une clarté qui sortoit des miroirs qui y estoient m'eblouit. Ce lieu me sembla encore trop proche de ceux de qui je voulois me derober. Je traversay la galerie, & me retiray dans une chambre, qui repondoit sur cette galerie: j'eus peur d'estre contraint de retourner au lieu d'où je m'estois echapé, & d'estre decouvert par la clarté qui sortoit des grand miroirs qui etoient pendus à la muraille, leur reflexions eclairans tous les environs, formoient diverses figures qui me representoient mes ennemis me poursuivans. Je m'esforçay de trouver une retraitte plus reculée porté sur les aisles de mon desir, je me saisi de la porte d'une autre chambre qui estoit proche de la derniere, laquelle ouvrant il se fit un bruit comme le coup d'un petard qui jouë. Je tombay de ma hauteur; je fus sans mouvemẽt; je fus long-temps devant que de recueillir mes esprits; je revins en fin à moy; j'estois si troublé de cet accident, ou plustost saisi d'une si grande tristesse procedante de la crainte qui me talonnoit, croyant d'avoir perdu la veuë, à cause de l'eblouissement, qui en quelque façon m'avoit privé de ce sens qui nous est si utile. J'accusois ma retraitte d'estre cause de cette perte imaginaire. Je m'avançay dans l'obscurité en tatonnant par bonheur je ren-
contray

contray un alcove, lequel j'embrassay, & si je ne l'eusse tenu ferme, je serois tombé pour la seconde fois ; je me heurtay contre un de ses piliers; je cheus sur un lict, où je demeuray couché long-temps sans aucun mouvement. Je crus d'abort que j'estois tombé dans quelque precipice, ce qui favorisoit ma creance, estoit que ma cheute avoit presque dissipé tous mes esprits ; j'estois si etourdy que je croyois que j'estois agité de quelque rude tempeste. Comme j'estois dans cet estat, un agreable sommeil me surprit qui dissipa toutes mes vaines imaginations, & qui me fit recouvrer les esprits que j'avois perdu, à cause des coups que je m'estois donné. Cependant la compagnie estoit en peine de sçavoir ce que j'estois devenu, me blamant peut-estre de ce que je l'avois quitté de la sorte, & de ce que je n'avois pas voulu retourner vers elle.

Vous remarquerés (en passant) qu'environ le Soleil couchant, deux Valets du logis firent un grand bruict, & se querelerent fort. Ils entrerent dans la chambre, où j'estois couché, & m'asseurant (à mon reveil) que j'estois encore en vie, la clarté des flambeaux, qu'ils mirent sur la table, me desabusa tout à fait de l'erreur, dans lequel j'estois d'avoir perdu la veuë. Je me trouvay merveilleusement soulagé ; mais alors une troisiéme crainte me saisit, ayant peur d'estre trouvé dans l'estat où j'étois & d'estre exposé aux divers jugements que la compagnie pouvoit faire touchant ma retraitte. Je fis alors tous mes efforts pour

trouver du repos , & pour dissiper toutes les frayeurs dont mon ame estoit saisie. Je me resolus de demeurer toute la nuict dãs ma chambre ; en suite il se fit un grand bruict qui fut cause qu je tiray mes rideaux afin de n'estre point decouvert. Un moment apres trois personnes,que le maistre du logis conduisoit, (lesquelles je suis obligé de ne pas nommer) entrerent dans la chambre où j'estois. Elles s'assirent sans aucun compliment sur les sieges qui leur avoient esté preparés proche la table. Le somme que j'avois fait , avoit tellement dissipé toutes les fumées qui m'estoient monté au cerveau, que je jugeay d'abord que ces illustres personnes s'estoient assemblé pour quelque affaire de consequence : je me resolus d'escouter attentivement leur entretien , & de demeurer dans le lieu où j'estois ; enfin le maistre du logis rompit leur silence , & fit l'ouverture de leur conference en ces termes.

La part que nous avons dans l'administration des affaires publicques nous oblige à considerer que ce n'est pas assés que nous soyons joints d'une estroite & sincere amitié; elle nous oblige encore de porter nos raisonnemens jusques aux affaires etrangeres , afin que nous puissions voir ce qui peut estre profitable au public. Dans nos entretiens precedents nous avons travaillé à redresser l'Estat de *l'Angleterre* : mais maintenant il est tres necessaire que nous jettions la veuë sur les affaires estrangeres, & que nous voyons le succés qu'elles peuvent avoir , afin que dans les rencontres , où il

sera

sera besoin de nos conseils, nous ne disions rien sans fondement. Ce doit estre là une regle qu'il nous faut religieusement observer dans les resolutions que nous devons prendre à cette heure; car jamais les Conseilliers d'Estat n'ont traité une affaire de si grande consequence que celle que nous devons agiter maintenant entre nous.

Le feu devore des-ja tout nostre voisinage; la monarchie *d'Espagne* tend à sa fin & s'en va estre aneantie si elle n'est secouruë promptement. La *France* est en estat de venir à bout du dessein qu'elle a medité depuis long-temps, & de troubler & de pacifier toute *l'Europe*, d'empescher & de favoriser son commerce & sa navigation: c'est pourquoy il faut opposer des forces considerables pour empescher les progrez de la *France*, & la contraindre de demeurer chez elle, & dans ses anciens limites. Toutes les forces de *l'Europe* sont encore en doute pour sçavoir le party qu'elles tiendront, elles attendent toutes les resolutions de *l'Angleterre*, croyans qu'elle seule est le contrepoids, qui peut tenir les deux puissantes Monarchies dans une grandeur egale, elles jettent les yeux sur *l'Angleterre* pour en recevoir le signal & pour se joindre à elle en faveur de la deffence commune: le plus grand nombre de ces puissances recerche *l'Angleterre*; l'autre partie desire de sçavoir la conduite qu'elle tiendra en cette affaire, afin qu'à nostre exemple elles se gouvernent.

On n'a pas besoin d'une prevoyance extra-

ordinaire pour voir quels sont nos interests dans cette conjoncture, mais *helas!* l'estat de nos affaires (qui ne nous est que trop connu) nous prive de tous les moyens necessaires pour accomplir nos desseins.

Le malheur presse fort, il n'y a ny temps, ny lieu pour esperer du changement; la fortune a trop favorisé le parti que nous devons craindre le plus. C'est pourquoy posons un fondement de nos maximes duquel depende toute nostre conduite en cette conjoncture: en méme temps il nous faut choisir, d'estre les spectateurs ou les acteurs de cette tragedie, puisque la resolution que nous prendrons sera le centre d'où seront tirées toutes les lignes de nostre conduite. C'est la seule chose, que nous devons agiter presentement, avant que d'en faire part au public; je souhaitte passionnement que vostre prudence me guide dans de si epineuses affaires, puis que je suis assuré que vos Conseils ont souvent reüssy heureusement en faveur du public, & que le gouvernement present de l'estat a esté reglé par vostre sage Conduite.

Il n'eut pas plustost finy son discours, qu'un des trois baissant la teste reveilla son esprit qui estoit comme endormy, & songeant à ce qu'il avoit à dire, (car il ne voulut pas parler en étourdy) commença en ces termes:

Si depuis peu nous n'avions appris à nostre honte & dommage, & par une malheureuse experience qu'il est plus facile de commencer une guerre que de la finir avec honneur

quand

quand on est engagé, je m'étendrois sur ce subjet pour vous faire voir par le menu les dangers, les incommodités & les pertes qui l'accompagnent; le Vainqueur est plus souvent chargé de debtes que de triomphes, & le peuple est tousjours contraint de mêler des pleurs à ses chants de triomphes. Devant que nous batissions ce grand edifice de la guerre, il faut voir si nous le pourrons assurer sur quelque solide fondement; ce que nous devons principalement considerer, c'est les forces de l'Ennemy à qui nous pretendons faire la guerre; c'est une consequence infallible qu'il faut aussi connoistre le pouvoir de celuy de qui nous embrassons l'interest.

Vous n'ignorés pas que nos forces & nos biens sont grandement diminués tant par les guerres civiles, que par les estrangeres, & que par la main de Dieu, qui nous a tout fraischement visité de *peste & de feu*, par l'embrasement de Londres: à peine respirons nous le doux aïr de la paix concluë depuis peu de temps & qui n'est pas encore bien assurée. Il faut presentement que nous nous reposions, & que nous taschions de recouvrer ce que nous avons perdu durante cette épouvantable agitation: il n'est rien de si dangereux pour cét Estat qu'une recheute au lieu d'un amendement: si les querelles de nos voisins nous donnent l'alarme, l'estat où nous sommes nous contraint de prendre du repos: si d'un costé il y a du danger de souffrir l'accroissement d'une puissance qui est déja de soy tres redoutable,

de l'autre costé il est plus dangereux de luy resister sans avoir fait des apprets considerables pour opposer à ses forces. Vous connoissés (mieux que je ne le vous sçaurois dire) l'estat, les revenus & les dépences qu'il convient faire pour l'entretien du Royaume, lesquels sont les sources d'où l'on doit puiser de quoy faire la guerre : il faut que nos ailes, qui nous ont esté rognées si prés croissent avant que nous puissions voler ; c'est une chose plus claire que le jour, que le Commerce est l'ame & la vie de *l'Angleterre*, & que c'est le seul ruisseau, qui luy donne l'abondance & qui luy communique tant de richesses ; qui l'ont rendu si redoutable à tout le monde. L'experience nous fait connoistre, que les evenemens de la guerre sont incertains ; il a fallu que nos marchands ayent equippé des flottes pour les envoyer au hazard de la guerre, au lieu de les employer à quelque heureuse navigation, qui auroit soulagé le peuple & auroit semé l'abondance dans toute *l'Angleterre*, & n'auroit pas épuisé les magazins ny contraint le peuple à s'oster le pain de la main, & à consumer toute sa peine & son travail inutilement.

Si nous considerons l'estat present de la *France*, nous verrons toute *l'Europe* s'abbaisser en sa presence ; & ceux qui ont le plus d'interest à secourir *l'Espagne* saigner du nez, & ne s'efforcer nullement à guerir l'apostume qui hamine par le dedans. Ou ils sont d'intelligence avec la *France*, ou par quelques prati-

ques

ques & addresses ils font leur profit particulier; de quel costé que la *France* se tourne la victoire suit tousjours ses pas : elle a remedié à tous les abus de ses finances , & a par ce moyen acquis des richesses inépuisables & a fait un revenu asseuré; elle est habitée d'un nombre infiny de peuple qui est nourry aux armes, & qui met tout son bonheur dans la science de combattre. Sa Noblesse, (qui seule est capable de faire teste au plus fort ennemy) est journellement dans l'exercice des armes, & rend la *France* en estat de n'estre jamais vaincuë.

J'avouë que ses desseins sont ridicules , & ses pretentions mal fondées: mais quelle parfaite connoissance en pouvons nous avoir? Sommes-nous des Chevaliers errans pour exposer nos vies pour les querelles des autres? Il y a une large & longue mer qui nous separe du reste du monde , & nous deffend contre les assauts qu'il nous pourroit livrer sans que nous songions à la conservation de nos voisins.

Supposons que nous ayons assés de charité pour devoüer nostre vie au hazard en faveur des autres, soyons à tout le moins asseurés que nostre secours leur sera profitable ; c'est une folie de donner des remedes à la nature agonizante, puis qu'elle n'est plus capable de les prendre. Quelles conquestes les *Espagnols* ont ils fait sur les *Portugais*, qui seuls ont esté capables de leur resister? Le Conseil d'*Espagne* est en division , (il le temoigne assés par ses lon-

longueurs) leurs finances sont épuisées, les meilleures Villes de la Flandres sont au pouvoir de la *France*, les autres ne sont pas en estat de faire une longue resistence, si elles estoient vigoureusement attaquées; c'est le manque de forces qui oblige *l'Espagne* à demander la paix à la *France*; les offres qu'ils font à *l'Angleterre* d'une ligue offensive & defensive, sont seulement les finesses accoutumées de *l'Espagne* pour obliger la *France* de traitter selon ses offres, à cause de l'apprehension qu'elle pourroit avoir de la jonction de l'Angleterre avec *l'Espagne*.

Il est certain que si on considere seulement d'un costé la perspective de ce Theatre, que les Conseilliers les plus advisés suspendront leur jugement pour quelque temps. Car lequel est-ce de ces deux parties, qui favorisera nos interests? lequel est-ce qui ne nous blamera pas? le party *d'Espagne* est foible & malheureux; celuy de la *France* est injuste & contraire au bien public. Nous sacrifirons-nous pour *l'Espagne* qui durant les trois années que nous avons eu guerre avec les trois plus puissantes Monarchies de la Chrestienneté a attendu nostre ruine & n'a pas seulement fait mine de nous offrir du secours? Faut-il que nous embrassions celuy de la *France* qui s'est tout fraichement joint avec nos ennemis & nous a arraché la victoire d'entre les mains qui infailliblement ne nous pouvoit manquer? Répandrons nous nôtre sang, pour favoriser les desseins qui nous seront eternellement re-

dou-

doutables? Serons-nous les instruments qui éleveront cet immense *Colosse*, qui finalement nous accableroit & nous contraindroit de le reconnoistre pour Maitre? Toutes ces raisons (sauf vostre meilleur advis) me font conclure que nous ne devons épouser ny l'un ny l'autre des partis, mais les laisser se battre entre eux; cela ne nous apportera aucun dommage en demeurant neutres; nous aurons le plaisir de voir le commancement, le milieu & la fin du jeu; nous rétablirons nos finances, nous assoupirons les haines & les contentions qui sont entre nous, nous adoucirons l'esprit du peuple qui est fort mal content, nous rétablirons le negoce; par le moyen de toutes ces choses, nous serons en état de ne point craindre le vainqueur. Et pour n'estre tout à fait inutiles aux communs dangers de *l'Europe*, il faut tascher d'obtenir une paix, & par quelque accommodement arrester le cours des conquestes qui font toute nostre jalousie.

Il n'eut pas plustost finy son discours, que j'oüis quelque petit bruict que faisoient ceux, qui étoiét avec luy je crus d'abord qu'ils n'approuvoient pas ce qui venoit d'estre dit, je ne fus point trompé, car un d'entre eux prit la parole & dit:

Si la paix estoit un bien qui dependit absolument de nous, & si la guerre estoit tousjours accompagnée d'autant de bonheurs qu'elle l'est de malheurs; la question, que nous agitons à cette heure seroit bien tost vuidée. Il ne suffit pas que nous ayons un esprit pacifique & convoiteux de paix, il faut aussi

que

que nos voisins soient menés du mesme esprit; c'est conter sans l'hoste que de vouloir mesurer les autres à nostre aulne, & croire qu'ils ont les mesmes sentiments que nous; puisque souvent il arrive que ceux qui desirent le plus ardamment la paix, sont obligés de la chercher par quelque violent remede (comme est la guerre.) On ayme quelque fois d'un amour de singe qui suffoque ses enfans en les embrassant trop tendrement: de mesme ceux qui aiment passionnement la paix, en sont souventesfois frustrés, faute d'avoir employé les remedes propres pour l'acquerir.

J'avouë que les raisons cy-dessus allegués sont incontestables, si l'Autheur de ces raisons les pouvoit asseurer sur quelque chose de solide, & que nous tenans neutres, durant la guerre des *Pays-bas*, nous serions exempts de l'orage de quelque guerre, ou si nous pouvions jouyr long temps d'une agreable tranquilité: & c'est ce qui l'oblige de croire que nous ne devons pas mespriser toutes les occasions, que le hazard nous presente. Mais de grace, Monsieur, voudriez vous estre caution à l'Estat, engager vostre foy, & vostre honneur à *l'Angleterre*, & luy respondre de tout ce qui pourra arriver? quant à moy je croy que vous estes trop prudẽt & trop sage pour vouloir seulemẽt esperer qu'il y eust aucune apparence de seureté pour elle; si l'une de ces deux Monarchies venoit à succomber, ou si elles se reünissoient entre elles, il est facile de juger qu'elles traitteroient sans nous, (à cause de nostre neutralité) si cela

arrive

arrive , il est evident que toutes vos raisons auront esté de simples speculations & sans aucun fondement, & que la neutralité bien loin de luy avoir esté utile, luy aura esté dommageable, & au lieu de luy avoir apporté du profit elle luy aura causé des pertes fort considerables.

Je ne m'estendray pas pour vous faire considerer par le menu la maxime fondamentale que nos Predecesseurs ont gardé religieusement avant nous. Ils ont tousjours tenu la balance égale entre ces deux puissantes Monarchies,& le costé qu'ils ont favorisés en luy donnant du secours , a eu infailliblement le dessus; ce juste equilibre regloit merveilleusement bien cet Estat; c'est cette politique qui les a tousjours rendu les arbitres du monde Chrestien. en donnant tantost à l'une tantost à l'autre du secours, ils ont étémaitres de toutes deux, par l'esperance d'une assistance considerable, ils les ont eu à leur devotion & disposition, le besoin qu'elles en avoient les contraignoit de les reconnoistre; c'est la maniere avec laquelle les Anglois ont donné des loix à leur amis & ennemis dans tous les traités, & non par la force de leur armes; la paix & la guerre ont tousjours dépandu d'eux, recevans de toutes deux ce qu'ils souhaitoient.

Mais laissons ces anciennes maximes lesquelles les gens d'esprits suivent , sinon qu'il y ayt une urgente necessité & des raisons bien pressantes fondées sur les circonstances du temps qui les obligent de s'en départir; il est plus

plus qu'evident que la guerre des *Pays-bas* ne finira qu'avec la ruine d'une des parties, à moins qu'il ne se fasse un accommodement entre elles. Elles le pourron sans y comprendre *l'Angleterre*: qui est-ce qui nous assurera que ce ne sera pas nostre ruine? à tout le moins la *France* qui ne peut estre long temps sans guerre, tournera ses armes contre nous; mais si *l'Espagne* tombe, nous serons alors semblables aux danseurs de Cordes qui ont perdu leur contrepoids & qui chanchellent à tout pas; quelle bonne opinion qu'on aye de la *France*, il est impossible de croire qu'aussi-tost qu'elle aura dompté *l'Espagne*, qu'elle ne tourne les armes contre nous,& qu'elle ne cherche tous les moyens imaginables pour nous destruire; tout nostre bien en ce dépendra de sa moderation.

Car, Messieurs, ne vous imaginés pas que nous ayons aucun repos, ny que nous puissions estre en sureté sous la sauvegarde de la Charité de la Frãce. Sa Majesté Tres-Chrétienne est trop pleine de feu & de desir de gloire pour demeurer sans rien faire, la Conqueste des *Pays-bas* n'est pas suffisante pour borner ses desseins. Ses terres estant acruës, elle employera le verd & le sec pour les rendre fleurissantes tant par mer, que par terre. C'est là justement le genie de la Cour; les uns battans à se rendre l'unique arbitre du Commerce de *l'Europe*, luy feront employer une partie de ses finances inépuisables à cette fin; les autres luy inspireront la conqueste des

Provin-

Provinces Unies ; peut-estre quelques uns luy suggereront le dessein de nous attaquer pour venir plus facilement à bout des autres Estas,& pour se les rendre tributaires:toutes ces choses sont dangereuses,les conseils qu'on peut prendre sont perilleux; la guerre nous obligeroit à faire des despences excessives; nos coffres sont vuides ; nos magazins desgarnis , nos peuples empeschés à rebastir , & qui pis est , nous nous sentons encore des incommodités des guerres passées , de la peste , du feu & de l'inondation; mais d'autre part si la paix nous est utile elle nous menace d'une subjection presque inevitable.

De tout ce que dessus, je conclus que le pire party que *l'Angleterre* peut choisir est la Neutralité.Bon-gré mal-gré il faut prendre party. Nous joignans à *l'Espagne* nous suivrons nos maximes anciennes ; nous tiendrons la balance en un parfaict equilibre , & nous serons comme les maistres de ces Monarchies , ce qui nous a tousjours admirablement bien reüssi. Embrassans l'interest de la *France*, nous aurons part au butin qu'on fera sur *l'Espagne*; de cette sorte de quelque costé que nous tombions nous serons sur nos pieds : demeurans neutres nous serons indifferens à tous les deux ; nous ne pourrons eviter la haine du vainqueur , nous servirons de butte à son ambition ; nous serons honteusement couverts des reproches de toute la Chrestienneté , qui ne fera plus d'estat du nom Anglois , puis qu'il n'aura pas osé se mesler d'une affaire de si gran-

de

de importance ; en fin il ne sera connu que de celuy qui le voudra dompter.

Le plus infame tiltre, que toutes les escritures donnent *à un homme*, c'est quand elles disent, qu'il n'est *ny froid ny chaud* : les personnes bien advisées, & qui gouvernent les Estats, ont tousjours fuy cette maxime comme tres perilleuse, *Media via nec amicos parat, nec inimicos tollit.* C'est pourquoy il faut que l'Angleterre defende le Pays-bas contre l'usurpation des François, comme leur servant de forteresse, ou bien qu'elle se mette en estat de se deffendre, de peur qu'elle ne soit vaincuë.

En premier lieu il nous faut assister *l'Espagne* ; en second lieu il faut que nous fassions de nouveaux ramparts, & que nous partagions toutes les despoüilles avec la France. L'experience nous a malheureusement appris que nos ports ne sont pas inaccessibles ; c'est une chose evidente que pour nous garantir de telles atteintes, il nous faut avoir une flotte considerable, & estre maistres de la mer. Cette maxime ne peut souffrir aucune limitation & exception, qu'il faut qu'un Royaume bien policé d'arme, quand le feu de la guerre embrasse ses voisins. Et bien qu'on aye resolu de ne prendre party ny pour l'un ny pour l'autre; nous devons toute-fois nous mettre en posture d'empescher que ce torrent ne passe jusques à nous, & que le conquerant ne pousse ses conquestes jusques dans nostre Pays : c'est une chose qu'on ne peut eviter, il faut faire un armement, équiper une flotte de munitions &

de

de soldats, & ce tout à la surcharge du peuple, & sans espouser aucun party, sans esperance d'acquerir de la gloire. Ce conseil est le plus prejudiciable, qu'on puisse prendre; de sorte nos soldats seront tousjours nouveaux, & n'apprendront jamais à faire la guerre, ils n'auront nulle part aux prises, & ils ne ressentiront les biens qui peuvent provenir d'un accommodement s'il se fait, au contraire si nous nous joingnons à *l'Espagne* ou à la *France*, l'entretien de nos armées ne nous coustera pas tant, parceque ceux de qui nous tiendrons le party, nous donneront suffisamment de quoy faire subsister nos trouppes; & les prises que nous ferons, serviront à rembourser les frais qui auront esté faits pour l'esquipage de la flotte, & pour les forces que le Pays aura fourny. Et ainsi nos soldats en combattant, regagneront l'honneur que nostre nation a depuis peu perdu tres ignominieusement & tres laschement. Quand nos gens se seront exercés & façonnez à la marine, nous establirons une pipiniere de bons & de hardis soldats, qui pourront instruire les autres, & qui seront l'appuy de nostre party, & le rendront considerable & redoutable à ses voisins; outre ce cette course sera à la descharge du Royaume & le purgera de ses mauvaises humeurs, je veux dire des faineants, qui estans sans employ, sont sont capables de troubler la tranquilité de l'Estat.

Toutes ces raisons sont incontestables, & obligent de condamner absolument la neutra-
lité

lité, comme prejudiciable à la gloire, aux interests & aux maximes de l'Estat. Il faut positivement resoudre de prester l'oreille aux propositions des deux parties & d'accepter celles qui seront les plus profitables à l'Estat. Cependant pour estre redoutés des deux parties, esquippons vne flotte considerable, qui nous deffendra de toutes invasions; employons avec toute diligence le precieux temps qui nous reste jusques à la campagne prochaine; munissons nous de toutes les choses necessaires pour ayder puissamment celle à laquelle nous nous joindrons, & pour faire des grands dommages à celle, à qui nous nous opposerons; ainsi nous ferons tourner la chance, de quelque costé que nous voudrons, & à l'appetit des Interests de l'Angleterre.

Apres qu'il eut fini son discours, j'observay la contenance des deux autres qui n'avoient pas encore parlé; ils tesmoignerent que ce discours ne leur desplaisoit pas, apres qu'il eurent fait quelques reflexions dessus, il y en eut un, qui prit la parole, & dit:

Vos raisons sont si fortes, qu'il faut selon mon sentiment que nous nous y rendions, & qu'elles servent de base & de fondement à l'edifice, qu'il y a long-temps que je medite, elles sont conformes aux maximes fondamentales de l'Estat & de la Nation; puis qu'il est necessaire, sans faire tant de ceremonies, de prendre party, tous autres conseils sont dangereux, ruineux & sujets à mille inconveniens, au devant desquels la prudence humai-

ne

ne ne peut aller, & est tout à fait incapable de les éviter, car ils arriveront en leur temps. Je tombe d'accord avec vous que nous devons embrasser le party, qui favorisera le plus l'*Angleterre*, c'est là le seul mouvement d'un Estat bien gouverné, c'en est l'esprit & l'ame; c'est ce qui vivifie tout un Estat.

Il reste seulement à voir lequel des deux partis nous espouserons, & quel est celuy qui nous sera le plus avantageux. La *France* nous offre des roses; l'*Espagne* nous offre des chardons. La *France* nous offre des conquestes sans peril; l'*Espagne* nous presente des perils sans profit. La premiere nous convie à des victoires assurées, elle nous en a des-ja frayé le chemin; la seconde implore nostre aide, pour la tirer du bourbier, où elle s'est lourdement enfoncée; & toute la recompense qu'elle nous donnera, ce sera le vieil proverbe, *ta peine pour ta recompense*; nous aurons inutilement répandu nostre sang, en secourant l'*Espagne*, nous courons risque de nous perdre, au lieu de gagner quelque chose: mais en nous joingnant à la *France* nous aurons part à ses triomphes, & nous partagerons avec elle le butin, car nous ne pouvons luy arracher par force les places qu'elle a conquise; les progrés de la Frãce peuvent estre si grands, qu'il sera impossible que toutes nos forces ensemble les puissent arrester; & ainsi toute nostre resistence & tout nostre secours ne serviront qu'a rendre la ruine de l'*Espagne* plus considerable, qu'à attirer sur nos testes la vangeance de la *France*; de

sorte

sorte que *l'Espagne* & *l'Angleterre* seront deux miserables compagnes. Enfin il est encore dans nostre choix de nous embarquer dans une navire agitée des vents & de la tempeste, ou bien de monter sur une navire qui a le vent à gré, & que la fortune favorise: mais en tout cas, si ces raisons ne sont pas capables d'empescher qu'on ne donne du secours à l'*Espagne*, voyons les moyens les plus propres à leur assistance. Si nous envoyons des troupes aux *Pays-bas* pour les secourir, elles les accableront plustost qu'elles ne les soulageront, elles y periront miserablement par la faim & par la famine, il ne leur reste pas de lieu pour les loger, moins encore pour les entretenir.

Le secours que nous leur donnerons par mer, n'empeschera pas la *France* de gagner toutes les Villes l'une apres l'autre; si nous incommodons quelque peu la *France*, nous n'apporterons pas grand soulagement à la *Flandre*, puis que nous aurons appliqué l'emplastre trop tard à la playe, & que la gangrene aura des-ja tout gagné.

La perte des *Pays-bas* estant inévitable, faisons tous nos efforts, pour recueillir quelque piece de ce naufrage, & ne souffrons que la seule *France* les recueille toutes; dans cette occasion il est à nostre bien-seance de partager le butin avec la *France*, & de retenir entre nos mains des places, qui en apres nous serviront de boulevards contre les assauts de nos ennemis. C'est un monstre chimerique le vaste

dessein

dessein de la *France*, que les partisans *d'Espagne* preschent. Ils veulent intimider *l'Angleterre*, & ils taschent de faire leurs affaires, & ils empeschent les autres de faire les leurs. Pourquoy n'aurons nous pas part aussi bien que la *France*, à la conqueste des *Pays-Bas*; les villes qui nous escheront, satisferont nos desirs, ce sera une juste revange des torts que *l'Espagne* nous a fait. La conqueste des Indes ne nous peut fuyr, la *France* occupera toutes les forces *d'Espagne* tant par mer que par terre; cela estant, *l'Espagne* ne sera pas capable de deffendre ses terres du nouveau monde ny toutes celles du vieu.

Il est donc constant que l'interest du Royaume vous oblige à vous ranger de mon opinion. Je ne voy rien de plus favorable pour la *Maison Royale*, qui aura à sa devotion une puissance voisine, qui est forte & considerable, & qui la pourra secourir contre toute sorte d'accidents, (tant dehors que dedans) elle aura en mesme temps les richesses & les armes de la France, qui seront tousjours prestes en sa faveur; & ainsi elle abbaissera l'authorité de ceux qui luy voudront nuire.

J'avouë que c'est nostre interest que la balance soit esgale entre la *France* & *l'Espagne*; mais il falloit penser à la tenir esgale, lors que les choses estoient en estat d'estre disputées: c'est en vain qu'on a presentement de telles pensées, le poids est tout d'un costé, il n'y a plus moyen de s'opposer à la France ny de resister à ses desseins; mais il faut que nous soyons son contrepoids, & que nous servions

de rampart à toute l'Europe, en nous asseurant sur nos forces de mer, qui sont nostre plus seur appuy, & ainsi tous les autres Princes nous considereront comme seuls capables de resister aux desseins de la Monarchie universelle; de sorte qu'il sera impossible à la *France* de ruiner *l'Angleterre*, car elle dependra plus de ses forces, que de celles des autres; tous craignans la *France* se joindront volontiers à *l'Angleterre*, & auront un mesme interest qu'elle; ils feroient presentement le semblable, si *l'Espagne* estoit en estat de les secourir.

Toute ces raisons me font conclure qu'il ne faut nullement resister dans le choix que nous devons faire, & que la *France* nous est plus advantageuse que *l'Espagne*, ses offres sont profitables non seulement à nous, mais aussi à toute la Chrestienneté; quand nous serons ligués avec eux, ils seront obligés de satisfaire au traitté que nous aurons fait avec eux: quel est l'ennemy que nous pouvons redouter?

Les Trois autres parurent faschés du present raisonnement, à peine l'empescherent-ils de l'interrompre. Tous trois luy voulurent respondre, mais le maistre du logis prenant la parole, d'un air plein de gravité & de dédain, s'adressant à celuy qui venoit de parler, & luy dit,

Je connois trop bien vostre prudence, & vous aimés trop l'interest & la gloire du *Royaume*, pour avoir proferé tout ce discours d'une sincerité de cœur, vous avés deguisé vos senti-

sentimens, pour connoistre mieux les nostres touchant cette affaire, & pour penetrer plus avant dans toutes les objections, raisons & doutes qu'on peut faire à l'encontre, puisque jamais la verité ne paroit mieux que lors qu'elle est opposée à son contraire. Je crois qu'en m'opposant à vos sentimens, je seray tousjours persuadé que nous serons tous d'un méme sentiment; car vous avés voulu seulement bastir un fantosme, & donner du divertissement à la compagnie par le moyen de vostre bel esprit.

Je vous diray donc avec vostre permission, que le projet que vous avés si adroitement avancé, est nuisible, chimerique, des-honnorable, injuste & ruineux à *l'Angleterre*; je soutien au contraire que le dessein d'assister *l'Espagne* est facile à executer, plein d'honneur, de necessité, d'avantage, & finalement qu'il s'accordera merveilleusement aux maximes anciennes de cét Estat. Si vous voulez tant soit peu me prester audiance, je suis certain que selon vostre propre jugement nous serons d'un mesme sentiment.

Vostre dessein pretend de demolir des vieux chasteaux, & veut en bastir de nouveaux en l'air; il est comme celuy qui pour rajeunir, se feroit couper en pieces, & commanderoit qu'on le mit dans un alembic pour en recevoir une nouvelle vie. Selon vos conseils il faut renverser toutes nos anciennes maximes, & en forger de nouvelles, changer les interests de toute la nation, & luy infuser dans

les veines un nouveau sang, qui prendra sa place de celuy qu'elle a receu de ses predecesseurs. Mais de grace, considerons la matiere que nous devons employer pour bastir cet edifice nouveau. La terre, que vous nous avés proposé est un sable mouvant & une Isle flottante, qui sont tout à fait incapables de fermeté, & par consequent sur lesquelles nous ne pouvons asseurer nostre fondement; c'est la France qui establira nostre fortune, il faut lever le contrepoids, qui l'empesche de venir à bout de ses desseins. Vous voulés que *l'Angleterre* serve à la *France* d'instrument pour dompter ses voisins c'est tout le contraire, elle luy doit resister, puis qu'elle est le boulevard de tous les autres. Elle est l'hereditaire ennemy de *l'Angleterre*, elle a souvent esprouvé à son dommage, que *l'Angleterre* seule est capable d'arrester ses conquestes; elle enrage en elle mesme; de ce que, (à sa honte) dans tous ses traités *l'Angleterre* porte un titre, qui marque les trophées qu'elle a remporté sur cette Couronne; & la *France* souhaite fort de diminuer nostre puissance sur la mer, de miner nostre commerce, & de faire son profit de nos ruines; elle nous presente la conqueste des Indes desquelles elle tire tout le profit avec ses bagatelles, & ce par la sottise des *Espagnols*, qui nourrisent la troisiesme partie du Royaume de *France*. La *France* a fomenté nos desordres; elle a animé *l'Angleterre* contre les *Provinces Unies*; elle a arraché des mains de *l'Angleterre* la victoire qui luy estoit asseurée;

rée; elle a contraint l'Evesque de Munster de traitter avec les Estats; & par ce moyen toutes les sommes que *l'Angleterre* luy avoit fourny ont esté inutiles; elle a debauché le *Danois* de son party; elle a empesché le *Suedois* d'armer en sa faveur; elle est cause de l'affront qu'elle a receu sur la Tamise: apres la demonstration de toutes ces choses, on voit comme dans un miroir la malice de la *France*, & la haine qu'elle porte à *l'Angleterre*, & qu'elle ne veut associer personne à ses conquestes, ny les laisser dans ses interests; au nom de Dieu desabusés vous de la bonne opinion que vous avez de la *France*. car le pont qu'elle fera à *l'Angleterre* pour passer la mer, est imaginaire. La *France* ne peut pas jetter de la poudre aux yeux de tout le monde, & tromper toutes les nations; toutes ses negotiations sont pour amuser les lourdauts, & cependant pour en faire ses affaires.

La *France* se serviroit volontiers de *l'Angleterre* pour venir à bout de ses desseins, mais elle ne veut pas l'avoir pour compagne de ses conquestes. J'avouë qu'elle veut tirer la chataigne du feu avec les doigts de *l'Angleterre*, mais elle pretend de la manger seule; car son interest est incompatible avec celuy de *l'Angleterre*: l'ouvrage qu'elle fait dehors & dedans *l'Angleterre* n'est en aucune façon profitable à *l'Angleterre*. L'amitié de la *France* est tousjours suspecte, elle ne change pas en un moment ses loix fondamentales, elle n'a pas quitté les desseins qu'elle a de la monarchie

universelle & de la conqueste de toute *l'Europe.*

La *France* pretend que le *Pays-bas* luy appartient par un droit de devolution forgé à sa fantaisie ; par le mesme droit elle pretend d'exclure tous les autres Princes d'en pretendre quelque partie, & ainsi elle les veut rendre inseparablement attachées à sa Couronne.

S'il est vray que ce soit là nostre advantage, que la *France* puisse retourner à ce qu'elle a une fois cedé, & qu'elle puisse annuler la renonciation de l'Infante *d'Espagne*, elle s'est frayé le chemin à cette monarchie, si le jeune Roy vient à mourir sans Successeurs. Et que le Roy Tres-Chrestien ne puisse faire part des terres qui luy viendront de la succession *d'Espagne*, parce qu'elles seront inseparablement jointes à sa Couronne, & par consequent luy mesme n'en pourra disposer en faveur de qui que ce soit.

Considerons l'affaire de plus pres : voyons si les matieres que nous devons employer pour la structure de cet edifice sont bonnes. Le batirons-nous à nos frais & despens, ou à ceux de la *France*? Voulons-nous estre subjects de la *France*, comme les *Tartares* des *Ottomans*? voulons nous dependre absolument d'elle, & ne faire un pas sans sa permission ? par ces propositions fallacieuses elle fait assés connoistre qu'elle veut tousjours estre maistresse, qu'elle pretend tousjours avoir la bride en main, & mettre un cavesson sur nostre nez, pour nous tourner à sa fantaisie quand nous

serons

serons au milieu de la course,& pour nous arrester selon son bon plaisir. Dés le moment que nous nous sommes fié à elle, elle ne nous a que trop fait ressentir les peines de nostre temerité, & nous a contraint de donner du nez en terre ; enfin tout ce que nous pouvons esperer de ses conquestes, dependra sa bonne volonté.

Mais si nous voulons favoriser les desseins de la *France*, où prendrons nous de l'argent pour subvenir aux frais ? est-il croyable que le Parlement & le peuple donnent des verges pour se foüetter, & pour ruiner leur propre interests, & celuy de tout le Royaume ? ils ne sont pas assés mal advisés de repandre le plus pur de leur sang pour satisfaire l'appetit dereglé de l'ambition *Françoise*; ils sont trop prudents pour destruire *l'Espagne*, qui seule fait l'abondance du commerce *d'Angleterre* ; lequel a receu depuis peu de notables avantages par des traités si solemnellement ratifiés.

La *France* nous offre *Ostende* & *Nieuport*, sans mentir c'est une grande liberalité, mais ces fins politiques apperçoivent bien comme ils jettent le dez, ils voyent que de quel costé que tourne la chance, il leur sera aussi facile de les achepter que *Dunkerque*, ou de les surprendre comme *Calais* ; & de cette façon nous tondre quand le temps leur seroit favorable, & faire des riches habillements de laine qu'ils auroient pris sur nostre dos. Ils ont depuis peu dechiré nostre ancienne domination: ils nous ostent ce qui est nostre, &

& nous recompensent en belles promesses ; ils nous donnent ce qui n'est pas en leur puissance, & bien loin d'en avoir le pouvoir, ils n'en ont ny le titre, ny la possession; ils nous font un present qu'il nous faut gagner à la pointe de l'espée. Leur amitié est semblable à celle, que le diable demonstroit à Jesus Christ tandis qu'il le tentoit. Ne descouvrés vous pas que c'est un artifice capable d'exciter des nouveaux troubles entre *l'Angleterre* & les *Provinces Unies*, qui ont autant d'interest à deffendre ces deux places qu'ils en pouroient avoir à deffendre *Amsterdam* & *Flessingue* ? outre que la prise de ces deux places est impossible sans une victoire navale, ce qui est bien douteux, & presque hors d'esperance; cette conqueste estonneroit les *Hollandois*, les empescheroit de pouvoir faire librement leur affaires, & de recevoir du secours de leurs alliés: La *France*, selon sa coustume, nous donne un os bien dur à ronger , elle veut que nous le rompions, & elle pretend de manger la moëlle seule; elle creuse une fosse , qui est seulement couverte de feuillage, & tasche de nous attirer dans le lieu où elle est afin que nous y tombions: mais je veux qu'elle joingne ses forces à celles *d'Angleterre*, & qu'elle la mette en possession de ces deux places; quelle utilité en retirera ce pays, du trafic sans doute ? mais la *France* sera maistresse de tout le reste des *Pays-bas*, & leur deffendra de trafiquer avec nous, & ainsi elles nous seront plustost à charge qu'à profit ; car au moindre bruit il nous faudra equipper une

flotte

flotte pour leur conservation, autrement la *France* s'en pourroit saisir facilement.

Un dessein plein d'infamie & d'injustice doit estre rejetté, & un voisin ne doit jamais rien attenter contre son voisin, s'il n'a contre luy de justes pretensions. *L'Angleterre* n'en a nulles sur *l'Espagne*, ny ce n'est pas son genie d'en former des fabuleuses. Quelle seroit la gloire que les armes remporteroient de l'oppression d'un Roy agé de six ans,& quelle injustice ne seroit-ce pas de contribuer à son malheur? elle l'attaqueroit parce qu'elle le verroit rudement attaqué soubs des vaines pretensions; immediatement apres les asseurances d'une bonne & d'une sincere amitié qui furent données de Paris à la Reyne Mere & aux principaux Ministres de son Estat; *l'Espagne* a inviolablement observé la paix, (qu'elle avoit faite avec nous) tandis que par le moyen de la *France* nous estions aux mains avec trois puissans ennemis. La *France* a sollicité *l'Espagnol* à armer contre nous, & luy a fait des offres plus avantageuses, que celles qu'elle nous fait maintenant; elle n'a jamais peu alterer la fidelité de *l'Espagne*, à cause de la simpathie des deux nations, qui ne peut estre plus estroitte & qui les oblige de l'entretenir mutuellement. Si nous attaquions *l'Espagne* nous serions coupables de la derniere ingratitude, & nous ternirions à jamais la gloire, l'honneur & la charité du nom *Anglois:* bien qu'elle n'eust guerre contre les *Portugais*, elle a soustenu nos interests contre la

France, elle luy a refusé passage pour les troupes qu'elle envoya contre l'Evesque de Munster nostre allié. *L'Angleterre* n'a jamais receu de *l'Espagne* sujet de plainte. Les traités que *l'Angleterre* a fait avec la *France* ne l'obligent pas de seconder ses desseins ; au contraire la paix tout fraischement concluë avec *l'Espagne*, nous oblige à ne pas donner du secours aux ennemis de *l'Espagne*. S'il falloit qu'un Herault denonça la guerre à *l'Espagne*, que pourroit-il alleguer, qu'elles feroient ses paroles pour couvrir l'incartade de *l'Angleterre* ? les manifestes que nous donnerions au public, pour justifier nostre rupture, seroit il remply de verités? C'est pourquoy *Messieurs*, je conclus que nous demeurions bons amis de *l'Espagne*, & que nous n'espousions pas le party de la *France* avec tant de chaleur, comme a fait le partisan de ses pretensions.

J'ose encore advancer que ce dessein est meschant & prejudiciable à l'estat, & qu'il est capable de le ruiner de fonds en comble ; & dés à present il est de tres dangereuse consequence. Car dés le moment que nous romprons avec *l'Espagne*, nous perdrons les grands avantages que les *Espagnols* nous ont cedé par le dernier traité. Les biens des marchands de cet estat qui trafiquent en *Espagne*, seront justement confisqués si nous luy declarons la guerre, nous serons frustrés de tous les profits que nous recevons de nos marchandises qu'on y debite, tout le gain & tous les avantages qu'on peut tirer du trafic que *d'Espa-*

gne viendront infailliblement entre les mains des *Hollandois*, nous serons aussi privés du trafic que du *Pays-bas*, en chassant les *Espagnols* desdits Pays ; la *France* ruinant *l'Espagne* se saisira de ses meilleurs ports, fortifiera toutes le villes maritimes, & toutes rades qui pourront favoriser leurs entreprises, fera des armées navales tres considerables, se rendra maistresse du commerce des deux mers, establira au deça & au delà du destroit des flottes qu'elle y y entretiendra continuellement, & ainsi elle se mettra en estat de nous donner sa loy, & elle nous reduira avec les autres en un estat si miserable, qu'il nous sera dû tout impossible de luy resister. Il ny a que trois ans, que la *France* n'estoit pas en estat de mettre vingt Vaisseaux marchands en mer, & dix Vaisseaux de guerre, je sçay asseurement qu'elle en a pour le present soixante grands bien équipés de toute sorte de munitions, de matelots & de soldats, elle en a aussi quantité de petits & de medioceres, elle en fait bastir tous les jours, elle n'espargne rien pour se rendre puissante sur mer. Si la genereuse *Elisabet* pouvoit retourner au monde, elle demanderoit justement quels sont les Ministres de l'Estat qui ont si miserablement abandonné leur bonnes maximes, & qui souffrent devant leurs yeux (à leur grande honte) qu'une puissance maritime s'esleve, cependant qu'elle qui a employé toute son industrie pour destruire celle de tous ses voisins. Il est tres desavantageux à *l'Angleterre* que la *France* se saisisse de quantité

 de

de ports de mer, car elle se rendra infailliblement maistresse du commerce des *Indes*. C'est pour ce dessein que la *France* a amassé des sommes immenses, & qu'elle a purgé les plus riches bourses de son estat. Entrés *Messieurs*, dans mes sentimens, & avoüés ingenuement que toutes nos forces consistent en ce que nous sommes les maistres du commerce; le commerce doit faire nostre plus grande jalousie, il nous doit estre aussi cher que la prunelle de nos yeux. Examinons ce qui le peut faire fleurir & donne de l'employ à nos artisans. Les *Espagnols* sont faineants, trafiquent peu, cedent volontiers tout le profit du commerce aux *Anglois*, ils nous donnent des grands privileges dans leurs ports; en un mot ils ne se soucient de rien. Mais si le trafic tomboit entre les mains des *François*, nous en recevrions des pertes considerables; car la nation *Françoise* est industrieuse, laborieuse, aspre au gain & qui n'espargne ny son bien ny sa peine pour venir à bout de ce qu'elle a une fois entreprise: tant s'en faut qu'elle nous donnast des privileges dans ses ports, qu'elle nous maistriseroit dans les nostres, d'autant qu'elle sçait admirablemeut bien user de ses avantages; il faudroit que nous passassions par ses mains bon gré mal gré nous. Vous voyés donc, *Messieurs*, que nous ne devons attendre aucune utilité de la *France*. Si nous traitons avec elle au prejudice de *l'Espagne*, & qu'il faut qu'une de ces deux choses arrive, sçavoir que *l'Espagne* ne pouvant pas resister aux forces de *l'Angleterre*

&

& de la *France*, sera contrainte de traitter avec la *France*, & de recevoir toutes les conditions qu'il luy plaira de luy proposer pour sauver le reste de ses pays du naufrage, & par ainsi elle sera obligée de luy ceder les *Pays-bas* qu'elle desire si fort.

Toutes les puissances de *l'Europe* apprehenderont justement l'union de la *France* & de *l'Angleterre*, (puis qu'il seroit tout evident qu'elles ne se joindroient que pour les assujettir) qu'on ne devoit pas douter que ces puissances ne s'unissent à *l'Espagne* pour leur commune deffence, & pour esteindre le feu, qui par succession de temps pourroit les consommer. Nous serions infailliblement trompés dans nostre calcul, si nous souffrions des grandes pertes, si la *France* avoit tout le profit, & se rendoit plus puissante de nos ruines, toute la terre se mocqueroit justement des folies de *l'Angleterre*, & elle luy reprocheroit à bon droit, que sa fierté auroit violé meschamment la foy, qu'elle avoit si solemnellement donnée à *l'Espagne*: tout l'avantage qui reviendroit à *l'Angleterre*, c'est qu'elle auroit contraint *l'Espagne* de ceder les *Pays-bas* à la *France*. Si nous estions assés fots de contraindre *l'Espagne* de traiter avec la *France*, il seroit vray de dire que nous donnerions des verges pour nous foüetter & que nous monterions nostre ennemy à nos despens, & nous ferions voir enfin la realité du vieil proverbe ; servir la *France* à ses despens.

Quelle asseurance nous peut-on donner que

que *l'Espagne* (ayant traité par crainte avec la *France*, & luy ayant cedé les *Pays-bas*, ne se joindra pas avec elle pour se vanger des pertes que nous leur avons causé cy-devant, & qu'elles ne tascheront point de nous ruiner ? puisque l'affinité du sang, la religion du Roy Tres-Chrestien, & le chemin qu'il se sera frayé à la monarchie *d'Espagne*, la renontiation annullée, les pourront joindre ensemble d'un lien indissolluble; de sorte que le principal subjet de leur querelle (qui est la jalousie de leur pouvoir) venant à estre aneanty, leur union ne peut estre qu'infaillible, & par ainsi la seule *France* demeurera le souverain arbitre de la Chrestienneté, puisque *l'Espagne* ne sera plus en estat de luy rien disputer; leurs interests estant donc unis ensemble pour tousjours, la ruine de *l'Angleterre* sera tout apparent, puisque sa conservation depend totalement de l'emulation de ces deux Couronnes, & du temperamment de leurs forces, ny plus ny moins que la santé de de l'homme depend des quatre premieres qualités deüement temperées.

Mais que dirons nous des *Provinces Unies* ? peut-on raisonnablement croire qu'elles demeureront immobiles au bruict de cette negotiation, qui rendroit la *France* maistresse de *l'Espagne*; & peut-on croire qu'elles ne seroient pas attaquées elles mesmes ? il est evident qu'elles se joindront à la *France* avant nous, ou bien qu'à la premiere occasion elles embrasseront le party *d'Espagne* & rechercheront l'appuy de l'Empire pour soustenir leurs interests,

alors

alors nous ne serons nous pas exclus de nos pretensions,& privés de nos conquestes? Nous nous replongerions dans une guerre pire que celle dont nous venons d'eschapper heureusement, qui nous a causé tant de pertes & tant de dommages:la *France* ne nous a pas positivement asseuré qu'elle nous donneroit *Ostende* & *Nieuport*; parce qu'elle n'a nullement la volonté de les ceder à *l'Angleterre*; que si elle luy en faisoit la cession ce seroit par force, & non pas de gayeté de cœur, puisque l'apprehension qu'elle auroit que *l'Angleterre* ne joingnit ses forces à *l'Espagne*, & aux *Provinces Unies* pour leur commune deffense, les luy feroit ceder. Il ne faut pas douter que la *France* n'aye sollicité les *Provinces Unies*, de renouveller leurs anciennes confederations, qui portoient expressement qu'ils partageroient entre eux les *Pays-bas*, à l'exclusion de tous autres Princes.

Il est constant que toute sorte de considerations obligent les *François* d'estre plustost amis des *Hollandois* que de nous. Quelle imprudence seroit-ce donc de contribuer de toutes nos forces à unir la *France* & la *Hollande* plus estroitement, & de leur servir d'instruments pour parvenir à leur but? il est hors de doute que nostre negotiation avec la *France* donneroit de la jalousie aux Estats, & les feroit traiter avec la *France* à nostre desavantage. Je ne voy pas quelles mesures *l'Angleterre* pourroit prendre, ny quelles seroient les asseurances que la *France* donneroit à *l'Angleterre*, ny de

de quelle façon les maximes des confederations auroient lieu; ny comment elle joindroit ses interests aux nostres. Je vous avouë franchement que la rupture de la *Paix des Pyrenées* m'espouvante, & que la conduite de la *France* durant nostre guerre avec les *Hollandois* m'estonne; je suis presentement incredule; il faudroit quantité de miracles pour me persuader de la sincerité de la *France*, & pour m'asseurer qu'elle ne trompera pas ceux qui se fient à elle.

Tout ce que vous avés allegué touchant le support de la *Maison Royale d'Angleterre*, me semble bien dangereux & subjet à caution. Toute la gloire de sa *Majesté*, consiste dans l'amour du peuple, & dans l'estroite amitié qui est presentement entre le *Roy* & le *Parlement*, qui conspirent tous unanimement à soustenir les interests du Royaume, & qui pour cet effect n'ont besoin de l'assistance des autres. L'affection des subjets envers leur Prince, & les vertus royales d'un monarque sont des fortes citadelles pour soustenir l'authorité de sa Personne *Royale*; on n'a pas besoin d'autre chose que de son admirable prudence. Tous ceux qui voudront inspirer d'autres sentiments à sa *Majesté*, ne sçauroient eviter sa haine, comme estans ennemis de sa gloire & de son repos. Mais au fond, quel secours peut elle attendre de la *France*; celuy que Dieu deffend viendroit il en necessiité? Dieu ne l'a pas abandonné, apres que son Pere a esté si indignement traité, & lors qu'il sembloit que la fortune

tune avoit juré l'entiere destruction de la *Maison Royale*, celuy par qui les Roys regnent, luy a rendu le throsne de ses ancestres, & ce par une espece de miracle, durant les desordres de sa famille & de son Estat. La *France* a fait un honteux traité avec les Usurpateurs de la Couronne qui avoient sacrifié *Charles* à l'ambition du tyran Olivier Cromwel, lequel avoit envahy le sceptre sur les legitimes successeurs : la *France* a souffert que le Pere de sa *Majesté* aye esté horriblement martyrisé ; elle a esté assés cruelle & inhospitaliere pour refuser une retraitte asseurée au cousin germain de son Roy: mais *helas!* elle ne luy a pas voulu respondre de sa Personne, lors qu'elle estoit dans son Pays. Que les *Anglois* soient donc desabusés une fois pour toutes, & qu'ils sçachent que la *France* ne les recerche pas pour les soulager en quelque façon, mais au contraire pour fomenter des troubles & des divisions entre eux.

C'est leur interest & leurs maximes : c'est cette conduite qu'ils ont herité de Pere en fils, de laquelle ils ne se departent jamais, (nos guerres civiles & celles que nous avons fait avec nos voisins en sont des tesmoins irreprochables) toutes leur propositions sont autant de pommes de discordes que les emissaires de la *France* jettent au milieu de nous, en intention de nous broüiller avec nos voisins.

Considerons maintenant si le party d'*Espagne* nous sera plus favorable ; il est certain que les plus solides raisons d'estat nous obligent de pancher du costé de *l'Espagne* ; vous voyez que

que c'est là le moyen de tenir la balance en un juste equilibre, & qu'ainsi nous suivrons nostre ancienne maxime, & que le salut de l'estat consiste en cet equilibre; qu'elle necessité y a il d'embrasser des vaines esperances, & de quitter l'ombre pour le corps? on dit que l'interest du commerce nous invite à prendre le party de la *France*: toute *l'Angleterre* sçait le contraire, on n'a pas besoin d'avoir une grande eloquence, pour luy persuader cette verité, qu'elle a mille & mille fois experimentée. C'est une chose plus que juste de secourir un jeune Roy opprimé; & de procurer une bonne paix en sa faveur, qui soit plus ferme que celle qu'on a si meschamment violée, sous de faux pretextes & par une conduite pleine de surprise & de violence, aprés avoir renoncé si authentiquement à ce qu'on pretend maintenant; nostre conscience veut que nous secourions nos voisins, que nous maintenions la justice, elle veut aussi que nous deffendions la cause publique de la Chrestienneté, & que nous songions à nostre propre seureté. La *France* prend le grand chemin à la succession Royale de *l'Espagne*, elle pretend de sousmettre à son pouvoir plusieurs Villes, & enfin son dessein n'est autre que d'abbatre ce boulevard, qui l'empesche de se rendre maistresse de toute *l'Europe*, & qui est comme une forte digue qui arreste un violent torrent, lequel est capable de ruiner tous les Pays, par où il passeroit, & qui seul troubleroit la tranquillité de tout son voisinage.

L'opposition de la *France*, & de *l'Espagne* fait

fait voir que mes raisons sont solidement establies ; la *nation Espagnole* fait profession d'honneur & de generosité, elle n'a jamais violé aucun traité public, elle aime mieux perdre ses terres, que de se mettre au hazard de faire breche à la reputation : si nous tenons son party, nos advantages seront grands & considebles : mais si nous nous joingnons à la *France*, nous luy servirons d'accesseurs, & nous serons entrainés par elle, comme par nostre premier mobile, nous luy aiderons à mieux jouër son jeu, & nous serons compagnons de ses rapines jusques à la fin ; enfin nous serons les ministres de son ambition & nous luy fournirons les moyens d'usurper la monarchie universelle, & ainsi nous ressemblerõs à ces estoilles, qui semblent aller ensemble, mais qui à la fin de leur course sont bien esloignées les unes des autres. Si nous sommes predestinés à estre pour jamais privés de gloire, prenons les interests de la *France*, soumettons nous à sa conduite, & reglons tous nos mouvemens selon sa volonté. Si nous espousons le party de *l'Espagne*, nous serons les maistres de la paix & de la guerre, & ainsi nous ferons la loy à tous les deux. La *France* nous considerera alors avec terreur, elle apprehendera extremement la jonction de nos armes avec celles de *l'Espagne*. Si nous avons dessein de faire des conquestes, nous aurons des victoires asseurées, & nous pourrons facilement rejoindre les terres de nostre ancienne domination, qui ont esté gagnées sur nous par la *France*. Si nous bornons

nons nos desseins à une bonne paix, nous acquererons de la gloire, & par ce moyen nous affermirons nostre estat. Les lettres de Monsieur de Lionne ont descouvert que la *France* estoit resolu de se payer de raisons, quand elle verra les *Estats* & *l'Angleterre* se joindre à *l'Espagne*. Il est donc à nostre choix de donner le branle aux affaires, & de contraindre les parties de s'accorder, à cause de la peur qu'elles auront de nos armes; il est certain que si nous n'armons, que l'une & l'autre espuiseront toute sorte de mediations, & qu'elles se feront la guerre, jusques à ce qu'elles soient contraintes de faire la paix.

Vous estimés que *l'Espagne* est en si pitoyable estat, & que tout le secours que nous luy pourrons donner, ne servira qu'à rendre sa condition plus miserable, & qu'à attirer la vangeance de la *France* sur nos testes. Au nom de Dieu, soyés desabusés, & chassés de vostre esprit cette terreur panique; soyés persuadés que la *France* fera tous ses efforts pour empescher l'union des deux puissances si formidables, comme sont celles *d'Angleterre* & *d'Espagne*, laquelle ne sera pas plustost secouruë que la *France* fondra comme la neige au Soleil; de sorte que la moindre opposition qu'on luy fera, la rebutera tout à fait; il est encore assés temps pour appliquer à la playe les remedes necessaires; guerissons-la tout à fait, & coupons chemin à la gangrene, qui par succession de temps la pourroit reduire aux abois. Tous les advantages que la *France* a remporté durant la derniere campagne, sont seulement des effects de son adresse & non de sa valeur; l'incredulité & la lenteur de *l'Espagne* y ont plus contribué que toutes les forces de la *France*. Toutes les villes, que la *France* a occupé en *Flandres*, sont grandes, mais elles ne sont point fortes

tes ; celuy qui est maistre de la campagne, en porte toujours les clefs, & y peut entrer quand il veut; le gain d'une bataille peut faire recouvrer toutes les places.

La *France* n'a rien gagné dans les lieux où on luy a fait resistence; toutes les conquestes qu'elle a faite, n'ont esté que par surprise ; elle n'a jamais emporté des places de vive force; tout l'avantage qu'elle a eu de ses victoires n'a esté que d'avoir soubmis un peuple incommodé. *L'Espagne* est encore puissante, il faut qu'elle reprenne ses esprits, en taschant de gagner temps, elle traite pour des sommes fort considerables, dans peu de temps elle aura des forces capables de resister à celles de la *France*. Secourant *l'Espagne*, nous la mettrons en estat d'attaquer, & de repousser ses ennemis, nous pouvons faire diversion des forces de ses ennemis, & ainsi la reduire à demander la paix. *L'Espagne* est bien aillée. *L'Empereur* armera en sa faveur, il est obligé de deffendre le cercle de *Bourgogne*, comme estant un membre de l'Empire. Les *Estats* ont l'œil au guet, ils veillent pour leur seureté, il y va de leur interest d'opposer des fortes digues à ce torrent qui peut passer jusques à eux ; il est vray semblable qu'ils essayeront toutes les voyes de la douceur, mais il est aussi certain que si elles ne reüssissent pas, ils s'armeront; ce n'est pas sans subjet, qu'ils recerchent de faire une estroitte alliance avec nous ; les conditions qu'ils nous proposent nous sont advantageuses, & à eux aussi. La *Suede*, qui jusques icy a mesprisé ses interests, en faveur de la *France*, suivra maintenant nostre exemple. Les autres puissances, qui craignent plus la *France*, qu'elles ne l'aiment, leveront le masque, lors qu'elles verront une puissance capable de les deffendre. La *France* est un corps remply de mauvaises humeurs, qui venant à estre remuées, creveront & deviendront à rien. La jalousie, que nostre flotte luy donnera, la contraindra d'employer la meilleure partie de ses Troupes, à la garde de ses costes;

costes ; & l'affoiblira par consequent beaucoup, puisque durant la derniere Campagne, son armée a seulement esté de quarante mille hommes, encore bien qu'elle eut rassemblé toutes ses forces, & qu'elle eut retiré de toutes ses places frontieres les troupes qui y estoient, afin de tout emporter d'un coup. Jugés à quel point elle seroit reduite, s'il falloit qu'elle divisast ses forces en *Alsace*, en *Italie*, en *Catalogne* & en *Flandres* ; que fera t'elle quand elle aura un ennemy à combattre dans tousces païs qui ne luy cede pas en generosité en valeur, & qui fait consister tout son salut & en ses propres armes. La *France* est remplie de malcontens, son armée, en qui consistoit sa plus grande force, est fort diminuée, le travail qu'elle a souffert, la maladie qui s'y est glissée, & la faute de payement l'ont presque reduite à rien. Il faut donc que si elle continue la guerre, qu'elle fasse de nouveaux frais pour la levée de nouveaux soldats, car le mauvais ordre qui est dãs ses armées, contraint ses soldats d'aller cercher party ailleurs. Nostre flotte sera bastante pour trouver le fond de ses thresors, le commerce venant à manquer, les naturels & les estrangers ne pourront avoir dequoy payer ses imposts, & ses partisans ne sçauront comment faire pour avoir de l'argent, puis qu'il leur sera impossible d'en gagner de quelque façon que ce soit ; & ainsi tous ses subjets seront accablés sous le faix insupportable de ses maltotes, de sorte que la pluspart taschera de se retirer chez nous. La paix est concluë entre *l'Espagne* & le *Portugal*. *L'Espagne* peut maintenant rassembler toutes ses forces, & faire une diversion considerable des forces de la *France* en attaquant ses Isles, avec le secours de ses alliés elle fera infailliblement des conquestes sur la *France*, & par ce moyen se rendra plus redoutable. Que si nous redoutons des à present la *France*, quelle sera nostre crainte quand elle se sera saisie des *Pays-bas*, & quand elle aura tout à fait ruiné *l'Espagne* alors
nous

nous ne serons plus en estat de faire teste à son ambition. Et nous craindrons justement de l'attirer sur nos bras, car nostre perte seroit presque inevitable.

Nous ne la devons pas craindre en campagne, puisque nous serons unis avec nos alliés qui nous ont des-ja offert de joindre leurs forces aux nostres, nous ne sommes pas dans un si chetif estat que nous devions apprehender d'estre exposés à la mercy; nostre moderation ne servira à autre chose, qu'à irriter le courage des *François*, & qu'à leur fournir les moyens d'exercer leur rage & leur violence; ils ne nous considеront en aucune façon. Ils font des livres pour prouver leur pretensions sur nostre Estat. Cela seul suffit pour leur faire la guerre; il faut se vanger de leur hostilités.

L'histoire nous apprend que toutes nos alliances avec la maison de *Bourgogne* ont tousjours esté heureuses, & qu'elles ont esté continuellement accompagnées de bons succés, mais les alliances, que nous avons fait avec la *France* ont esté pour la plus part malheureuses, & prejudiciables à l'estat. Suivons donc le grand chemin, de peur que nous ne nous esgarions; n'enfilons point des sentiers qui nous pourroient faire perdre.

Vous m'avoüerez que l'union de la *France* & des *Provinces Unies*, est la chose la plus fatale qui puisse arriver à nostre Estat. Nous devons faire tout nostre possible pour les desunir. Ciel favorise nostre union avec les *Estats*, & fourny nous les moyens de faire une bonne paix, car si nous laissons passer cette favorable occasion, jamais nous ne la recouvrerons, & ainsi nous reduirons nostre *Royaume* dans des grandes necessités, qui ne seront que trop connuës à la *France*. Il faut messieurs, que cette union soit le seul objet de nos soins. Nos malheurs nous ont enseigné cette verité.

Je conclus sans hesiter que nous devons necessairement prendre party, ou avec la *France*, ou avec l'*Espagne*; il ne nous faut pas engager comme des

des aveugles, consultons ceux qui ont le mesme interest que nous dans cette affaire; si nous traittons avec *l'Espagne*, nous en recevrons des avantages fort considerables; nous & les autres Estats nos alliés, pourront avoir toute sorte de seureté. *L'Espagne* nous ayant de son costé, elle conservera les *Pays-bas*, & la *France* luy accordera la paix sous des conditions raisonnables.

Ce discours estant fini, j'observay leur contenances, & j'apperceus que les deux qui avoient parlé les premiers, s'accorderent au troisiesme discours, & que le troisiesme fut fort surpris, ils parlerent encore, mais ce fut si bas, que je ne peus rien comprendre de leur discours; avant que de se separer, ils s'embrasserent les uns les autres, & se promirent qu'ils garderoient le secret, & qu'ils conspireroient tous au bien de l'Estat; ils furent fort satisfaits de leur conversation: ils ne furent pas plustost sortis, que je glissay (sans estre apperceu des domestiques) proche d'une table, où je treuvay par hazard une plume, du papier & de l'encre: pour ma satisfaction, & pour celle de mes amis j'escrivis cette conversation.

FIN.